

La Fille au Târ



Sylvie Robin Bousquet

Illustrations de Patricia Dottini

Couverture : illustration de Patricia Dottini
Éditions Jean-Jacques Wuillaume, septembre 2017
ISBN : 979-10-95373-10-0

Prologue

Il était une fois... La Fille au Târ. La perspective d'un séjour en Iran, voyage qui me fit rêver longtemps, l'écriture la réalisa. Une illustration éponyme de l'artiste peintre Patricia Dottini, en révéla l'héroïne.

C'est un récit d'aventures, un parcours initiatique dans lequel deux jeunes gens instruits s'interrogent sur leur avenir et leur devenir dans un pays, la Perse du XIII^e siècle, bouleversée par les guerres de conquêtes mongoles. Dans cette narration, si les personnages sont fictifs, les lieux, les sites, les poèmes, les citations et les thèses mentionnés ainsi que les monuments existent réellement à l'exception du mausolée d'Ali. À la description des marchés et des souks, s'ajoute un méli-mélo de mes impressions, souvenirs et émotions : Tunis, Amman, Le Caire, Marrakech, Istanbul.

Bien réel est également l'itinéraire que vont parcourir les protagonistes. J'ai émaillé volontairement les dialogues de ce roman, d'archaïsmes et de mots usuels iraniens qui l'imprègnent d'une époque, d'un pays avec la satisfaction d'utiliser des expressions ayant trait à la religion, comme : « Allah nous protège ! » ou « au nom d'Allah ! ».

En France et généralement en Occident on a utilisé depuis le Moyen Âge jusqu'à la séparation de l'Église et de l'État des expressions tombées de nos jours en désuétude telles que :

« Dieu vous garde ! », « par tous les Saints ! ». Aujourd'hui, nos discours se sont enrichis de mots comme : laïcité, équité, parité, mais aussi amalgame qui est d'origine arabe. Ces mots et ces vocables donnent de la signification, du relief à chaque époque et permettent de nous situer dans le temps historique.

Faire « rêver » l'imaginaire fut un authentique plaisir.

Comme le disait le philosophe Alain : « il faut que la pensée voyage et contemple pour que le corps soit bien ». Je souhaite que le lecteur puisse voyager et imaginer à son tour.

Les adolescents auront-ils la curiosité de lire les notes de bas de pages, exercice qui peut leur être profitable ? Puisse la lecture de ce roman provoquer en eux la motivation d'aller plus loin dans la découverte.

Tirer notre belle jeunesse vers le haut, susciter chez les adolescents le goût et l'intérêt pour les civilisations passées afin de nourrir leur questionnement sur les enjeux actuels, semble aujourd'hui plus que nécessaire. Les habituer à chercher et à découvrir par eux-mêmes, n'est-il pas de notre responsabilité d'adulte ? Ce proverbe chinois de Confucius illustre bien le sens donné à ce propos :

« Donner du poisson à celui qui à faim c'est bien, lui apprendre à pêcher c'est mieux ! ».

« Une éternelle vigilance est l'impossible
prix de la liberté ».

Eric Frank Russel

À ma mère,
À David, mon fils.

L'Anniversaire

— Bonjour père, vous rentrez bien tôt aujourd'hui ?

— As-tu oublié Soraya ? C'est ton anniversaire !

— Non baba, bien au contraire, j'ai cuisiné toute la matinée avec notre Firouzet, décoré la maison et le jardin pour recevoir Javid et mes amis. Je veux faire une belle fête ! As-tu remarqué père, nous sommes à peine à la sortie de l'hiver et depuis quelques jours la température est printanière et le ciel aussi bleu qu'en été ?

— Ma chère fille, le temps lui-même est douceur et lumière pour fêter tes douze printemps !

De corpulence assez frêle, la toute jeune adolescente qui discute avec son père est cependant de grande taille pour son âge. Si le corps paraît fragile, il n'en est rien du joli visage triangulaire aux traits fins et harmonieux, à la bouche bien dessinée et pulpeuse. Le front est haut, avec des cheveux bouclés très fournis, d'un noir de jais. Mais ce qui retient l'attention avant tout, ce sont ses magnifiques yeux bruns, profonds, lui donnant un regard pénétrant et vif, non dénué d'une touche de mélancolie. L'ensemble est rehaussé de sourcils bien arqués, noirs et épais, se rejoignant presque. Ils confèrent au portrait une énergie et une volonté peu communes chez une fille de cet âge.

— Tu as raison, Soraya, de vouloir fêter dignement ta douzième année. C'est une période importante de la vie, tu es maintenant presque nubile. Ta mère et moi nous sommes mariés à quinze ans. Tu le sais, je t'ai promise en mariage à ton cousin Javid.

— Oui, baba ! Mais nous avons tout le temps, il a encore beaucoup de choses à apprendre, comme moi-même d'ailleurs. Si je le trouve charmant de sa personne et intelligent, il

est cependant un peu trop sûr de lui, souvent moqueur et un brin bagarreur. De plus, je n'apprécie pas qu'il méprise les pauvres et les incultes.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis Soraya, mais que veux-tu, Javid est un garçon, et malgré ses quatorze ans, il manque encore de maturité. Ton oncle est le plus grand architecte d'Ispahan, il est très riche et il a gâté Javid,

« Qu'Allah lui ouvre les yeux ! ». Malgré tout, sache que Javid a beaucoup d'affection et d'admiration pour toi. Prends patience ! En attendant, je te réserve une surprise pour ton anniversaire.

Ce dialogue se déroule au VI^e siècle de l'hégire au XIII^e siècle après J.-C., dans l'une des plus belles cités de Perse occupée alors par les Mongols .

Ispahan signifie : « la moitié du monde » en langue persane. C'était autrefois une oasis constituée de deux villes distantes à une heure de cheval l'une de l'autre. Ce fut l'une des premières métropoles perse à être islamisées. Elle jouit en Orient et en Occident d'une prestigieuse réputation de par ses institutions islamiques : les écoles coraniques, appelées madrasas, où l'on enseigne la charia. Son hôpital est le mâristân, où les médecins accueillent et soignent les malades, apprennent également aux étudiants l'art de la médecine et de la chirurgie. C'est là qu'officie le père de Soraya, le professeur Ali Rhazes. Des hospices reçoivent également les indigents.

Il y a aussi des mosquées et, parmi elles, la plus belle, la mosquée du Vendredi, construite au XI^e siècle. Sa cour rectangulaire, à ciel ouvert, est entourée de salles de prières hypostyles. Plusieurs petites coupoles se suivent et surmontent de grands portails appelés iwan, véritables bijoux de l'art islamique et perse. Le père de Javid, l'architecte Nazir Abedim Rhazes a fait ériger les deux minarets qui la joutent, mais également le palais du vizir, l'agrandisse-

ment du bazar et plusieurs fontaines.

Les madrasas adoptent dès le XIII^e siècle, un plan identique à celui des mosquées de type persan. À Ispahan, on peut voir une école comme la « Ibn-Sina », en hommage à ce grand médecin et philosophe, plus connu en occident, sous le nom d'Avicenne. Son prestige rayonne dans toute la civilisation islamique et au-delà. On peut y admirer le non moins célèbre observatoire créé par Omar Khayyâm, poète et inventeur du calendrier persan, toujours utilisé de nos jours.

Enfin, la ville compte plusieurs caravansérails. Les caravanes qui parcourent la route de la soie font aussi partie de ce merveilleux décor situé à cinq mille pieds d'altitude. En toutes saisons la température y est relativement agréable, faisant d'Ispahan une ville où il fait bon vivre.

Dans le jardin d'Ali Rhazes, la fête bat son plein. Une joyeuse bande de jeunes filles et de jeunes garçons batifole gaiement dans les allées. Celles-ci sont bordées de jasmins, de rosiers de Damas et d'Ispahan réputés pour leurs roses variées aux somptueux coloris et aux capiteux parfums. Le printemps semble précoce : narcisses, violettes et jacinthes aux senteurs subtiles et aux carnations délicates attirent déjà le regard.

Devant la façade, la maison aux dimensions modestes mais harmonieuses, est agrémentée d'une large terrasse. Une volière en bois d'aloès et de santal accueille des oiseaux de toutes espèces. Leurs plumages chamarrés et leurs trilles modulés ajoutent une belle vitalité à cette ambiance festive où les éclats de rires se mélangent aux chants des oiseaux. Au centre du jardin, un bassin et une fontaine donnent une note rafraîchissante et, en contrebas, délimité par une haie de buis taillés, se tient le verger. Des orangers y exhalent un parfum suave et sucré. Grenadiers, amandiers, poiriers, cognassiers et abricotiers sont en bourgeons. De belles vignes

en terrasses commencent à former leurs jeunes pousses. Un superbe figuier, aux larges ramures, occupe le fond de la plantation.

Une table a été dressée près du bassin pour jouir de sa fraîcheur. Sur une nappe blanche damassée, les friandises les plus délicates : des sorbets, des entrelacs de sucre au beurre, des biscuits appelés saboun, des petits pâtés, des tourtes au limon, des fruits frais et secs et des boissons parfumées et désaltérantes, attendent les jeunes convives.

— Soraya ! Quel goûter magnifique, c'est toi qui as préparé toutes ces merveilles ? Il n'y a pas à dire, tu feras sûrement une excellente épouse !

L'adolescent qui s'adresse sur ce ton ironique à Soraya, n'est autre que Javid, garçon élancé, aux larges épaules et au teint mat. Sa physionomie dégage une énergie et une assurance un peu forcée. Ses remarquables yeux verts ombrés de longs cils et de sourcils noirs et épais magnétisent. Le regard impérieux est toutefois contredit par un sourire enfantin à la bouche sensuelle et à la dentition parfaite.

— Mon cher cousin ! répond Soraya, se montrant toujours solennelle, afin de prendre de la distance avec l'humour parfois sardonique de Javid. Nous ne sommes pas encore mariés ! J'attends que tu me rejoignes dans les qualités qui feront de toi un bon époux. En effet, j'ai préparé tous ces mets avec l'aide de Firouzet, notre servante. Elle m'a appris à tenir une maison et à cuisiner, je lui en suis très reconnaissante. Cependant, l'étude de la science, des mathématiques, mais également de la philosophie, de la théologie et de la poésie est ce qui compte le plus pour moi ! Tu le sais.

Elle dit cela sur un ton très véhément et continue sur le même registre :

— Je remercie Baba de m'avoir enseigné toutes ces disciplines, bien que je sois une fille . Mais je crains de devoir renoncer à tout cela en devenant une femme. Allah m'en

préserve!

— Et bien ma fille, te voilà bien méditative, en ce jour de fête !

Le père de Soraya apparaît à la porte donnant sur le jardin. Âgé d'une trentaine d'années, de haute stature, tout vêtu de blanc, il porte le turban rouge que lui confère sa fonction de hakim et de professeur de médecine. Son visage aux traits réguliers est empreint d'intelligence et de bonté.

— Vois-tu Soraya, ce jour de ta naissance fut à la fois le plus terrible et le plus beau, car ta maman est morte peu après t'avoir mise au monde d'une hémorragie que malgré ma pratique je n'ai pu juguler. Nous sommes bien faibles et ignorants devant la grandeur d'Allah. Je me félicite cependant, d'avoir une enfant telle que toi, si vive d'esprit, avide d'apprendre et ouverte aux autres. Peut-être es-tu un peu trop sérieuse cependant. Sans doute, l'absence de ta mère a-t-elle contribué à accentuer ce trait de ton caractère. Heureusement, Firouzet t'a adoptée comme si tu étais sa propre fille et t'élève avec beaucoup d'attention et d'affection avec son fils, le petit Fadil. Mais passons à des choses plus joyeuses, j'ai constaté tes progrès en musique azérie . Tu chantes plutôt bien les dastans et j'ai pensé que tu serais heureuse d'avoir le târ de ta mère pour t'accompagner. Je pense qu'elle aurait été très fière de toi. Je sais que tu convoitais cet instrument depuis longtemps.

— Ô, père, rien ne pouvait me faire plus plaisir !

Soraya se jette dans les bras de son père et l'embrasse avec tendresse. Puis s'adressant à ses amis :

— Vite, prends ton santour Karim, Khuff, ton tomback, Tarana, ton kamanech. Nous allons faire un petit concert et toi Javid, qui m'as offert ce très beau recueil de poésies d'Omar Kayyâm, tu nous réciteras quelques vers. Je suis

tellement heureuse, vous êtes tous venus ! Quelle belle journée d'anniversaire !

Très rapidement, le groupe de musiciens s'accorde et après quelques couacs où les exclamations juvéniles fusent autant que les notes, le quatuor en herbe s'harmonise pour donner un récital des plus acceptables.

— À toi maintenant Javid, n'es-tu pas le meilleur de ta classe en poésie ? affirme Soraya.

Javid va s'exécuter en prenant une pose de circonstance, lorsque Tarat, le chat de Soraya, voyant la joyeuse assemblée bien occupée, monte sur la table et chipe un petit pâté qu'il tente d'avalier goulûment. Mais Javid l'intercepte et, pour le punir, lui attache une serviette et une écuelle au bout de la queue. Le pauvre chat s'enfuit alors affolé, sous le regard désapprouvateur de Soraya. Fort heureusement, l'agile Khuff rattrape l'animal et le libère de son entrave sous les rires amusés de l'assistance.

— Mon beau cousin, cette dernière facétie mérite que tu donnes le meilleur de toi-même !

— Et bien soit ; voici quelques vers d'Omar Khayyâm, appropriés à la situation et à méditer... avec la plus grande humilité.

Javid prend alors une attitude modeste mais c'est loin d'être sa qualité première. Soraya le sait et le regrette, car bien qu'elle ne se l'avoue pas encore, elle éprouve un sentiment très fort à son égard :

« Quel homme n'a jamais transgressé ta loi, dis ? Une vie sans péché, quel goût a-t-elle, dis ? Si tu punis le mal que j'ai fait par le mal, quelle différence entre toi et moi ».

— Bien ! Je ne prétends pas être au-dessus d'Allah, mon gentil cousin et je te pardonne très volontiers.

Et Soraya d'embrasser tendrement son cousin sur la joue, Javid se redresse fièrement, il rayonne :

— Et si je vous récitais une élégie d'un écrivain contemporain, Saadi, le sage poète ?

À cet instant, Javid prend une attitude recueillie et se concentre. Aussitôt, la jeune assemblée se met au diapason de celui-ci, par un effet de miroir :

« Je connais la souffrance des orphelins, car l'ombre de mon père s'éloigna de ma tête, c'était aux côtés de mon père seul, que j'avais la tête couronnée. Les enfants d'Adam font partie d'un corps, ils sont créés tous d'une même essence. Si, une peine arrive à un membre du corps les autres aussi, perdent leur aisance. Si, pour la peine des autres, tu n'as pas de souffrance, tu ne mériteras pas d'être dans ce corps ».

Un moment d'émotion et de silence recueilli suit la déclamation du poème, Soraya, admirative, les yeux brillants de joie, s'adresse à Javid :

— Vraiment, ce poème m'a touchée au plus profond du cœur et comme tu as su donner de l'intensité à ce très beau texte !

Javid reprenant un ton cassant comme pour masquer son trouble :

— Oui ! Bon ! Ce n'est pas tout ça ! Cela m'a donné une faim de loup. Il est temps de goûter à toutes ces friandises et de voir si elles sont à la hauteur de leur appétissante apparence ?

Soraya répond alors, avec une pointe d'ironie :

— Décidément Javid, tu nous fais très vite redescendre sur terre. Certes, nous ne sommes pas de purs esprits par Allah !

Et chacun de se régaler, de rire et de chanter jusqu'à tard dans la soirée. Oui ! Vraiment ! Ce fut un bel anniversaire...

Misères du Temps

Soraya est dans sa chambre, une pièce sobre mais confortable, aux murs stuqués et blanchis à la chaux. Au sol, des briques décolorées par le temps donnent de la fraîcheur à la pièce. Face à la fenêtre, s'étale un tapis persan moelleux et bigarré sur lequel est déposé un simple matelas de laine recouvert d'une toile soyeuse damassée avec des coussins multicolores. Derrière ce couchage, sur le mur, un tapis aux dessins géométriques, coloré lui aussi, embellit le décor.

Une petite table basse et un coffre en bois de cèdre pour ranger les vêtements complètent l'ameublement, c'est tout ! Trois manuscrits voisinent sur la couche : le Coran, le Canon de la Médecine et le Traité de Philosophie illuminative d'Ibn Sinâ. Quelle étonnante nouveauté ! ces trois ouvrages sont rédigés sur du papier fabriqué avec de vieux chiffons foulés à l'aide d'un pilon puis mélangés à de la colle animale. Cette ingénieuse invention vient de Chine. De plus, ce support est beaucoup moins cher que le vélin fait de la peau tannée de veau ou de mouton. Le papier « vulgarise » ces ouvrages en quelque sorte, en le mettant à la portée de tous, y compris les bourses modestes à condition de savoir lire bien évidemment. Pour compléter le tableau, Tarat, le beau persan à poils longs et aux yeux de turquoise transparente, s'alanguit sur les coussins. Soraya est vêtue d'une légère robe d'intérieur vert d'eau. Elle est assise jambes croisées, le dos bien droit et s'exerce au târ.

Son père, entre dans la chambre, le front soucieux.

— Qu'avez-vous père ? Vous semblez préoccupé, lui demande-t-elle.

— Je le suis en effet ma fille. Toutes ces guerres de conquêtes mongoles amènent à Ispahan de nombreux ré-

fugés. De pauvres hommes, ou ce qu'il en reste, mutilés, démunis et affamés, envahissent la ville avec femme et enfants. Ils ont fui leur contrée dévastée par la guerre. Les Mongols ont détruit une grande partie de nos qânâts, apportant le malheur dans de nombreuses cités. Isolées, elles sont devenues des oasis sans ressource. Les cultures pillées ou asséchées, des miséreux sans nombre se sont jetés sur les chemins. L'arrivée de ces pauvres hères exerce une pression sur nos populations autochtones, notamment dans le quartier juif d'Ashkahan. Des jeunes, révoltés par la misère, ont effectué de menues rapines, provoquant des tensions qui ne demandent qu'à dégénérer. Et puis, il y a plus grave : je redoute une épidémie, les hospices sont pleins. À l'hôpital nos médecins et nos soignants sont éreintés : entre la malnutrition, les blessures et la vermine, nous avons fort à faire !

— Hélas père ! La folie des hommes est vraiment sans limite. Le pouvoir et le désir de possession les mènent à leur perte, dit Soraya avec un air où se mélangent tristesse et colère, et d'ajouter :

— Tout désir suppose privation. C'est donc dans la disproportion de nos désirs que réside notre misère.

— Et bien ma fille, tu retiens parfaitement tes leçons de philosophie et tu les cites fort à propos. Mais je constate que les Mongols, de leur point de vue, ne considèrent pas leur désir de conquête comme disproportionné, il n'est que de constater l'étendue de leur empire. Nous ne sommes, malheureusement, plus au temps des Seldjoukides, quand Nizam al-Mulk, ce sage vizir de Malik Shah, administrait notre ville. Elle prospérait et rayonnait dans tout l'Islam, tant sur le plan artistique que scientifique. Il plut alors à Allah, qu'Ispahan ne fut pas détruite, préservant ainsi son activité économique et son statut de capitale régionale.

— Ah ! Père, que ne suis-je un garçon ! J'aimerais vous seconder dans cette tâche harassante qui est actuellement la

vôtre . D'autant que ce savoir engrangé, grâce à vos leçons, ne profite à personne d'autre que moi.

— Que dis-tu là, Soraya ! Un jour, tu seras mère et l'éducatrice de tes enfants. L'instruction et le discernement te seront alors très utiles. Il est regrettable de voir confier l'éducation des enfants aux gens incultes.

— Baba ! C'est le cas de la plupart des femmes, maintenues dans l'ignorance donc dans la soumission.

— Tes propos me semblent bien subversifs, ma petite fille ! Qu'Allah ne t'en tienne pas rigueur ! Cependant, je pense en effet, que nous dépossédons l'humanité de la moitié de son énergie créative en n'éduquant pas les filles. Nous nous privons de compétences dont font preuve les femmes, souvent plus sages et plus tempérées que les hommes. Elles sont aussi plus enclines à se dévouer et à porter secours aux malheureux. Des qualités qui nous seraient bien nécessaires à tous, par ces temps troublés.

— Oh père ! Qu'Allah me pardonne, si je L'ai offensé. Cependant, je tremble d'effroi en me remémorant la terrible secte ismaélienne dont le repaire était caché à Alamut. Cette citadelle, quasi imprenable, renfermait de dangereux fanatiques, prêts à mourir pour leur cause. Ils perpétrèrent des crimes politiques pendant plus de cent cinquante ans. Leur chef, Assan Alamout, sous couvert de vertu militante, faisait régner la terreur chez ses adeptes, leur interdisant l'alcool et la musique, faisant tuer son propre fils qu'il surprit un jour en état d'ébriété. Mais aussi les croisades des chrétiens d'Occident qui massacrèrent au nom du Christ et nos frères musulmans leur rendant bien la pareille au nom d'Allah ! Cela me fait douter parfois, du bien-fondé des croyances, quelles qu'elles soient.

— Malheureuse enfant, tu raisones en un temps où il est préférable de se soumettre ! J'en suis le premier responsable, qu'Allah nous protège ! Cependant je considère tes réflexions assez pertinentes. Oui, en un sens les religions

sont les outils pour asseoir le pouvoir des puissants. Cependant, elles apportent aussi l'espérance et ont permis le développement de la pensée, des arts, de l'architecture et de l'organisation sociale : hiérarchisée et pyramidale certes, ce n'est pas la panacée, mais Ispahan ne s'est pas faite en un jour ! Les voies d'Allah sont impénétrables. Cependant, je t'en conjure ! Garde pour nos discussions privées tes pensées philosophiques.

— Tu as raison baba. Je ne veux pas t'inquiéter outre mesure. Mais il me vient une idée, si je ne peux pas soigner les malades, peut-être pourrais-je les distraire en leur jouant du târ. Javid aimerait sûrement m'accompagner en récitant des poèmes. J'ai souvent constaté que la musique, mais aussi la calligraphie et la poésie nous apaisaient lorsque nous étions tristes ou inquiets. Qu'en penses-tu ?

— Je pense qu'il est difficile d'arrêter une boule d'énergie et d'imagination telle que toi ! Ta proposition n'est pas sans risque, c'est à étudier et à organiser. Nous verrons cela plus tard... en attendant, allons souper. Ces discussions m'ont ouvert l'appétit.

Une semaine plus tard...

L'hôpital est situé tout près de la mosquée du Vendredi et de l'école, juste à côté de la madrasa. C'est un bâtiment aux dimensions imposantes, surmonté d'un dôme de pierres blanches provenant des carrières toutes proches d'Ispahan. C'est le maristan. On monte quelques marches, on franchit une porte en fer forgé, on pénètre dans une cour rectangulaire à la symétrie parfaite, embellie d'un bassin de marbre blanc en forme de croix contenant des poissons aux vives couleurs. Des bancs de pierre sont disposés à intervalles réguliers tout autour de la cour. Des arbres fruitiers, des arbustes, des fleurs et un jardin de simples complètent le décor. De cette cour centrale, rayonnent des arcades donnant sur

de vastes salles voûtées aux murs, blanchis à la chaux. Ces salles sont remplies de malades, regroupés semble-t-il en fonction de leur pathologie : fractures, blessures, fièvre, maladies intestinales et parasitaires. De larges fenêtres voilées d'étoffes blanches et légères dissuadent les insectes d'entrer et rendent l'atmosphère respirable malgré le nombre important de patients. Le sol en pierre et une fontaine dans chaque salle donnent de la fraîcheur et permettent un entretien facile. Les hommes sont séparés des femmes et des enfants. Des infirmiers pour les hommes et des infirmières pour les femmes et les enfants se déplacent et répondent aux besoins des patients, du mieux qu'ils peuvent, malgré la quantité de malades et de blessés.

Le père de Soraya a obtenu du directeur de l'hôpital l'autorisation pour sa fille et Javid de jouer de la musique mais seulement auprès des malades pouvant se déplacer jusqu'à la salle de prière et à la condition de jouer derrière un paravent. L'enthousiasme des deux adolescents est à son comble. Faire plaisir et plaisir de faire, devient alors leur motivation essentielle à chaque visite à l'hôpital. Et les patients le leur rendent bien par l'attention, l'émotion et la joie qu'ils manifestent. C'est au cours de ces petits concerts hebdomadaires que nos deux jeunes gens développent progressivement leurs aptitudes musicales, de diction et d'interprétation et nouent un lien d'estime et de partage réciproque.

Souvent, sur le chemin du retour, Javid raconte ses escapades avec ses camarades. Et ce jour-là justement :

— Vite, vite Soraya ! J'ai rendez-vous avec Khuff, Karim et les autres, sur la place Kohneh !

Appelée aussi Meydân-e-Qadi, la vieille place est située au centre-ville tout près du grand bazar.

— J'ai juste le temps de te ramener chez toi ! affirme Javid.

— Je suis essoufflée Javid. Je n'ai pas l'habitude de courir si vite et puis je suis empêtrée dans mes longues robes et mon voile ! répond Soraya.

— Ah, vous les filles, à part vous prélasser sur des cousins en mangeant des loukoums !

Soraya explose, rouge de colère :

— Si j'avais le choix, crois-tu que je ne préférerais pas venir avec toi déambuler dans notre bonne ville d'Is-pahan ? Je ne connais que la mosquée du vendredi, l'hôpital et le marché pour y aller une fois par semaine, et encore chaperonnée par Firouzet ! Penses-tu que la pratique d'une activité physique préconisé par Ibn-Sina pour être en forme, mais aussi, l'importance des relations humaines pour conserver une bonne santé mentale, ne seraient des préceptes valables que pour vous, les hommes ?

— Pardonne-moi Soraya, tu as raison, mais c'est Allah qui a choisi de te faire naître femme. Tu ne peux aller contre Sa volonté. Cependant comme tu n'es pas encore nubile, demande à ton père l'autorisation de m'accompagner. Je te promets de veiller sur toi et de te faire visiter toute la ville, et même de t'emmener sur les remparts. Tu verras comme c'est impressionnant. Mais je te conseille de t'habiller en garçon, cela sera plus simple pour toi. En attendant, hâte-toi, j'ai bien l'intention de mettre avec les amis, un peu le souk dans les souks !

La semaine suivante, Javid vient chercher Soraya pour leur habituelle séance musicale à l'hôpital. Et, cette fois, surprise, elle est vêtue comme un garçon d'un pantalon bouffant bleu, serré aux chevilles, d'une chemise de soie blanche avec une large ceinture nouée autour de la taille, en soie verte et d'un gilet de cachemire brodé de vives arabesques, de couleur identique à la ceinture. Elle n'a pas eu la patience d'enrouler les bandes de lin qui vont